Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 138

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : les cantiques d'Yvan
Autor: Camfranc, M du
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-249994

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 26 août 1900 N° 138 Troisième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction Pays du dimanche à Porrentruy TÉLÉPHONE

LE PAYS 27me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 27me année *LE PAYS*

Les origines de la crise Chinoise

L'Impératrice régente Sy-Tay-Heou

(Suite et fin).

Voilà ce qui déplaît à l'Angleterre. Plus encore peut-être la tenace rigueur avec laquelle Tse-Hy poursuit les restes du parti de Kang-Yeou-Ouy pour empêcher qu'on le reconstitue (1). Sur ce point les Anglais ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes. S'ils avaient envoyé, comme leurs journaux l'ont raconté, leur Confusius moderne porter la bonne parole de la réforme aux Chinois de San-Francisco ou d'ailleurs, la régente se serait calmée. Au lieu que tout le monde sait à Hong-Kong que Kang-Yeou-Ouy n'est pas loin, et que les troubles du sud de la Chine sont le fait de ses tournées secrètes, de l'agitation de ses partisans qui continuent à ne pas manquer d'argent. Tant qu'elle se sentira menacée par des perfidies, la tigresse ne rentrera pas ses ongles acérés et sanglants.

De plus, les Anglais avivent sans cesse la haine de leur ennemie. Les antiques trompettes de la renommée sont bien modestes clairons auprès de la formidable voix de la presse, stylée par les cablogrammes anglais. Dès qu'il n'est pas donné satisfaction à un désir britanique, « l'information anglaise » répète aussitôt, en cent dépêches, que la régence est la calamités des calamités pour l'empire et pour les intérêts européens en Chine.

(1) Un décret de 18 octobre 1898 prohibe sévèrement les associations illicites; plusieurs autres édits visent les réformateurs ; le dernier, du 14 février 1900, met au prix de 100,000 taëls les têtes des deux chefs survivants de la réforme. Kang-Yeou-Ouy et Léang-Tché-Tchao, qui commandent des uniformes de soldats rebelles aux tailleurs de Hong-Kong, avec l'agrément du gouverneur.

Cela fut visible surtout, récemment, dans les efforts inouïs faits pour tromper l'opinion sur le sens et les conséquences du décret de 21 janvier 1900. D'après la « source anglaise », c'était un nouveau coup d'Etat de Tsé-Hy. Successivement le télégramme nous dit l'abdiction imposée à Koang-Su, l'intronisation d'un nouvel empereur, la redoutable opposition des grands dignitaires et du peuple, les hésitations et le recul de la régente, finalement la reprise du pouvoir par Koang-Su. Mais le décret, pivot de ce roman, n'était jamais traduit dans son intégrité par les agences anglaises. Il vient de parvenir en Europe et nous apprend simplement ceci : Koang-Su, malade, trop affaibli pour tenir le pouvoir, a demandé à Tse-Hy de l'aider au gouvernement. Après un an, plus découragé, inquiet pour la succession de l'empire, il a prié la régente de choisir le plus dévoué des princes de la famille impériale pour remplacer le fils qui lui manque. Enfin, l'empereur confirmant la désignation faite par la douairière, a élu Pou-Tsin, petit fils du prince Toan, comme héritier présomptif.

Koang-Su, remarquons-le, marié en 1889, eût dû agir ainsi dès 1894. La constitution de la famille impériale oblige tout empereur resté sans héritier après cinq années de mariage, à désigner un successeur éventuel. Il n'y eut donc ni coup d'état, ni révolution de palais, ni mécontentement autres que celui des progressistes, amis des Anglais. Une abdication, prétexte à rébellion, eût mieux fait leur affaire.

Ces calomnies multipliées, les secours et l'appui donnés aux progressistes révolutionnaires, les insolentes tentatives d'immixtion dans l'administration de l'empire ont gravement indisposé la régente contre l'Angleterre. En même temps, la violation de l'intégrité du territoire national, les exploits des Allemands déposés au Chang-Tong sans contrôle suffisant, le brusque envahissement de régions entières, tout cela exaspère les mauvaises dispositions d'un peuple hostile aux nouveautés, enserré dans un réseau de préjugés. De tous ces conflits résulte une tension dangereuse pour la tranquillité de l'empire, la sécurité de la dynastie et la prospérité des intérêts européens en Chine. Par réaction contre l'outrance du progrès qui s'impose souvent d'une façon peu courtoise, avec des allures de conquérant, la régente a déjà lancé quelques décrets regrettables contre les études étrangères, la liberté de conscience, la mise en valeur des mines. Ce mouvement rétrograde ne peut être enrayé que par une politique noble et loyale. Dans la crise où elle lutte, Sy-Tay-Heou s'appuie sur la Russie, parce qu'elle croit connaître la limite de ses convoitises territoriales, et qu'elle en espère un secours contre les rébellions du dedans et l'envahissement anglais. La régente marque aussi quelque confiance à la France (1), car elle connaît sa loyauté et la modération de ses prétentions.

Au terme de cette étude, quelques lignes suffisent pour apprécier l'impératrice Sy-Tay-Heou. Malgré ses fautes, ses intrigues, ses cruautés, Tse-Hy, Tartare digne de sa race, mérite certainement la reconnaissance de la Chine qu'elle a su gouverner avec des hommes de valeur. Mongole au sang guerrier, princesse remuante, âme ardente, cœur passionné, caractère sauvage, intelligence vive, mais prompte et rude, elle lutte depuis quarante ans pour l'indépendance de son pays et la sauvegarde de

(1) Je tiens de bonne source que le décret du 15 mars 1899 a été demandé, **motu proprio**, à Mgr Favier, par l'impératrice qui a prié Jong-Lou, premier ministre, de s'entendre avec l'évêque pour le rédiger. Au fond, pour Tse-Hy, augmenter l'influence des missionnaires catholiques presque tous français, c'est contrebalancer l'influence de l'association commerciale britannique qui a des affidés partout.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 36

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Il répondit :

— C'est avec plaisir, ma petite Alba, que je vais te mettre au courant de notre situation. Tu peux te rappeler le temps où je surveillais les navires que la compagnie Hedjer faisait fréter pour les mers du Levant. Là, j'ai rudement travaillé. Une fois en France, pas plus que dans ma jeunesse, je n'ai connu, ni voulu connaître le repos. J'avais perdu ta mère, et je m'étais juré que ma fille serait une des riches héritières de Paris. Pour obtenir ce résultat, pendant dix ans, j'ai vécu dans mon bureau d'affaires. Ici, tu le vois par toi-même, il me suffit de toucher un bouton d'ivoire, pour me mettre en communication avec tous les centres financiers de l'Europe. Sans avoir besoin de quitter mon fauteuil, je puis, à mon gré, causer avec mes confrères des quatre parties du monde. Si j'en avais le désir, je pourrais modifier le cours des événements. Quand la haute banque opère sur cette échelle, on chiffre les affaires par millions, et mes gains ont dépassé mes espérances.

Alba respirait à peine, folle de joie, haletante, ayant peur que tous ces tas d'or et ces billets, qu'elle voyait flotter devant ses yeux, ne fussent un mirage.

Elle dit timidement :

— Serait-il trop osé de vous demander ce que vous me destinez pour dot ?

Il éclata de rire.

— Décidément tu deviens tout à fait pratique. Eh bien ! mademoiselle la curieuse, tu peux assurer à celui que tu choisiras, qu'il me verra mettre au moins un million dans chacune de tes petites mains... Ceci est un minimum.

En signe de joie, elle se mit à frapper, l'une contre l'autre, les deux petites mains qui seraient ainsi comblées.

— Deux millions ! Oh ! père, que je suis contente et que je vous remercie !

Puis, soudainement, devenant rêveuse, sa pensée se reporta sur le visage d'Yvan. La veille, au moment où se faisait l'inventaire, sous son apparence de sérénité, ce cher doux visage lui avait paru plus tiré encore que d'ordinaire. Elle avait l'intuition que, par son amitié et son dévouement, elle pourrait adoucir cette tristesse.

Elle reprit avec la gravité d'un jeune docteur qui émet une sentence :

— Sous mon apparence un peu légère, croyez bien, cher père, que je connais la valeur d'une belle fortune, et que je sais l'apprécier. Cependant, un sentiment me paraît supérieur à l'argent : celui de l'amitié. Quand on a le bonheur

son individualité nationale avec une intelligence supérieure et une indéfectible énergie.

Elle diffère essentiellement de nous. La grandeur de sa vie est dans ce vouloir indomptable : conquérir et garder les pouvoirs de l'Unique, remplir le rôle du Fils du ciel en tutelle, afin de lutter contre l'envahissement précipité de l'incomparable Royaume des royaumes par les idées et les hommes d'Occident.

* * *

Depuis que cet article a été écrit (avril 1900), la crise chinoise s'est précipitée. Les *Boxeurs*, société de pillards née au Chan-Tong, sont devenus, par leurs progrès rapides et par leurs féroces exploits, les promoteurs d'un mouvement presque général contre les Européens. et la régente s'est laissée entraîner dans cette évolution, qui oblige toutes les puissances à faire parler la poudre dans le Tché-Ly, et tout à l'heure, peut-être, à prendre Pékin pour y installer un gouvernement plus moderne, plus fidèle à ses traités et meilleur protecteur des étrangers vivants sur le sol chinois.

L'explication de cette attitude de Sy-Tay-Heou, est dans les difficultés incessantes, au milieu desquelles elle gouverne depuis sa nouvelle régence,

Soutenus et alimentés par l'Angleterre, Kang-Yeou-Ouy, et les progessistes échappés à la vengeance du sabre agitent contre l'impitoyable ennemie les provinces méridionales par leurs tournées secrètes, leurs tracts, leurs associations. Point d'appui contre les progressistes, le parti des irréductibles anti européens est aussi funeste, parce qu'il a entraîné la régente à une politique réactionnaire à outrance à l'intérieur et dépourvue de bonne foi conciliatrice envers les étrangers.

Il faut le constater. ce parti est le plus puissant par le nombre. Les progressistes révolutionnaires aimés de Koang-Su et d'Albion, — les progressistes conservateurs, jadis si chers à Tse-Hy, et soutenus par la Russie, ces deux partis, rivaux de pouvoir, n'ont jamais eu le peuple avec eux. Chacun est composé d'un groupe notable de gens de cour. mandarins, lettrés, hauts commerçants, gens des pays en contact avec les étrangers.

Le troisième partit, c'est tout le reste de la nation. A sa tête, des princes, la plupart des grands Mandchoux de la majorité des mandarins. Derrière ces chefs entêtés dans le régime plantureux des exactions et des concussions, s'agite, inconscient, le vulgaire immense, illettré, ignorant, obtiné, sauvage, pour lequel l'étranger, c'est le diable qui trouble la sérénité. le barbare qui ignore Confucius et prétend réformer les coutumes ancestrales de la nation parfaite depuis le temps où ses fondateurs conversaient avec le ciel.

Avec quelques éléments secondaires, les Boxeurs sont la représentation à l'état aigu de ce parti populaire, exaspéré par la vision de l'étranger qui, de toutes parts, vient poser, souvent avec morgue ses mains, ses pieds, ses comptoirs, ses ateliers, ses pics, ses rails et ses canons sur le sol chinois.

A cause de cette situation, la régente soutient ceux qui ont la nation derrière eux, qui se prétendent partisans de sa politique, et surtout qui retardent l'ouverture des grandes lignes ferrées, véhicule de révolution redoutés de la cour mandchoue.

Cependant, en face de la décision prise par les puissances de débarquer autant de troupes qu'il faudra pour forcer la Cour de Pékin à ne plus être un gouvernement complice des sanguinaires Boxeurs, la régente vient de rappeler auprès d'elle son vieil ami et conseiller fidèle, Ly-Hong-Tchang.

Si c'est comme négociateur de la paix, c'est très bien. Si c'est comme organisateur de la résistance, la Chine payera peut-être très cher les exploits de son irréductible orgueil et de sa haine de l'étranger.

LOUIS COLDRE,
missionnaire apostolique,

Comment les jésuites prêchent le régicide

L'assassinat du roi Humbert devait être naturellement, pour la presse hostile à l'église, une occasion de déblatérer contre les jésuites. On n'a pas trop osé s'en prendre au Pape, qui s'est montré si miséricordieux en cette circonstance. Mais les jésuites, ils ont si bon dos ! Est-ce qu'on ne peut les charger de tous les crimes d'Israël — même de ceux des anarchistes ?

Il était bien difficile, cette fois, de voir la main d'un jésuite quelconque dans le meurtre du roi Humbert, pas plus que dans celui de l'impératrice Elisabeth ou de l'attentat dirigé naguère contre le prince de Galles. Mais une feuille lyonnaise n'en a pas moins publié cette accusation odieuse contre la Compagnie des Jésuites : « Ce qu'on croit, dit-elle, c'est qu'une seule école a osé faire l'apologie du régicide, cette école est celle des Jésuites. »

Voilà qui est vite dit. Et aussitôt dit, une nuée de folliculaires s'en vont de par le monde, répétant cette calomnie.

La vérité est que l'Eglise catholique a partout et toujours enseigné que nul individu ne peut, de son propre pouvoir, mette à mort un tyran. Tous les traités de théologie morale sont formels sur ce point.

Est-il exact que la Compagnie de Jésus ait fait exception dans l'Eglise ? Ce serait déjà bien étrange. Mais c'est non seulement étrange, c'est radicalement faux.

Parmi les milliers et les milliers de jésuites qui ont écrit, parlé, enseigné, un seul s'est écarté de la doctrine catholique. Pourquoi le dissimuler ? Ce seul membre vivait au XVIe siècle. C'est le P. Mariana qui en 1598, publia à Tolède un traité *De rege* : il prétendit dans ce manuel qu'il est permis à un particulier de tuer un tyran, quand son gouvernement est vraiment intolérable et que la volonté populaire a été clairement manifestée.

Malgré ces réserves, la proposition est fausse et condamnable. Ainsi le jugea la Compagnie dès qu'elle eut connaissance de l'ouvrage. Dès 1599, Claude Aquaviva, Général de l'Ordre, commanda de corriger le livre et rendit le décret suivant :

« Nous enjoignons, sous peine d'excommu-
« nication, inhabileté à tous offices, suspension
« *a divinis* et autres peines arbitraires à nous
« réservées, *qu'aucun religieux de notre*
« *Compagnie, soit en public ou en parti-*
« *culier, dans son enseignement ou dans*
« *une consultation, et beaucoup plus*
« *dans un ouvrage publié, n'entreprenne*
« *de soutenir qu'il est loisible à qui que*
« *ce soit, et sous un prétexte quelconque*
« *de tyrannie, de tuer les rois ou les*
« *princes ou d'attenter sur leurs per-*
« *sonnes.* «

Voilà l'opinion authentique de la Compagnie. L'accuser de professer une idée différente, c'est pécher contre l'histoire et contre la vérité, contre la charité et contre la loyauté.

On le voit les jésuites n'enseignent pas et n'apprennent pas le régicide : la condamnation de la compagnie est historique, expresse et soutenir le contraire, avec le *Progrès* de Lyon ou les misérables feuilles qui le copient, est un mensonge, une calomnie. Mais s'est-on jamais servi contre les jésuites d'autres armes que celle de la calomnie ! !

Le charcutier ambulant

Les gens sensés disent, et avec raison, aux fainéants qui (selon une locution populaire) cherchent de l'ouvrage et prie le bon Dieu de n'en pas trouver, que ceux qui veulent véritablement travailler trouvent toujours une occupation quelconque.

Nombre de ces travailleurs de bonne volonté, le jour où ils sont traduits en justice pour vagabondage, objectent, à la vérité, que l'occupation quelconque à laquelle il prétendent

---

d'avoir des amis, on ne doit pas les abandonner aux heures de la maladie et de la pauvreté.

Constantin Hedjer souriait en regardant les grands yeux d'Alba, devenus sérieux, et cette petite bouche, d'où tombaient, gentiment, des maximes de philosophie.

— Vous le voyez, vous m'approuvez, père, puisque vous souriez. Eh bien ! j'ai le bonheur d'avoir des amis, et je désire les sauver de la ruine. Je veux faire racheter, à la salle de vente, tout le beau mobilier de la comtesse de Ruloff, pour le lui offrir ensuite.

Le banquier fit un bond en arrière, stupéfait de cette déclaration.

— Tu veux faire racheter tout ce riche mobilier ? Quelle folie !

Elle regarda son père bien franchement :

— Eh ! oui : d'ailleurs, Yvan m'est très cher, et dans quelques années, lorsqu'il sera guéri, on nous mariera.

Il ne souriait plus ; son front devenait sévère et sa voix se faisait rude.

— Quelle extravagance vient de te traverser le cerveau ? Je te croyais trop raisonnable pour dire de tels enfantillages. Vous n'êtes tous deux que des enfants ; dix-sept ans... dix-huit ans... C'est l'âge d'être encore à l'école... D'ailleurs, Yvan est un infirme incurable.

Alba dressait sa jolie tête, prête à combattre pour son ami :

— Qui sait ? le bonheur peut guérir. En tout cas, s'il reste infirme, je serais sa sœur de charité. Je me sens la vocation d'être garde-malade.

Une rougeur de vif mécontentement empourprait les joues du banquier ; puis il domina ce mouvement de colère. Pourquoi se troubler de tels enfantillages ? A dix-sept ans, on n'est encore qu'une enfant, ne connaissant rien de la vie. Il ne s'agissait pas de se fâcher ; mais d'être diplomate. Quelle science, pour tourner les difficultés, que celle de la diplomatie ! Dans sa tête folle, qui ne savait pas encore mûrement réfléchir, et dans son jeune cœur, généreux à l'excès, Alba avait décidé qu'elle dévouerait sa vie à son ami infirme. Quel non sens ! Lui, qui réservait à sa fille un mari choisi de longue date. Il aimait trop son unique enfant, pour la violenter dans ses sentiments ; mais, aussi, il avait trop le goût de son autorité pour l'abaisser devant un caprice. Comment changer les idées d'Alba ? Après tout, ce changement serait facile : un voyage suffirait. Si elle restait en France, cette amitié pour Yvan de Ruloff ne ferait que croître ; mais s'il avait assez de courage pour se séparer momentanément de son enfant... s'il l'envoyait à Damas, chez son grand-père maternel, il se rendrait vite maître d'un rêve de jeune fille. A dix-sept ans, on oublie.

(La suite prochainement.)